

Denis Thériault, Simon Boulerice, Martin Robitaille

André Brochu

Number 149, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68481ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2013). Review of [Denis Thériault, Simon Boulerice, Martin Robitaille]. *Lettres québécoises*, (149), 18–19.

☆☆☆ ½

DENIS THÉRIAULT

La fille qui n'existait pas

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2012, 224 p., 22 \$.

Être et ne pas être !

Romancier et scénariste, l'auteur est aussi diplômé en psychologie. On comprend dès lors qu'une psychiatrie sophistiquée vienne donner des ailes à son réalisme, des plus pittoresques.

Quelle histoire ! Cela commence dans un squat, habité par une tribu d'excentriques généralement sympathiques qui se sont donné le nom collectif de Cinglés. Ils vivent en dehors du monde, dans une usine désaffectée, mais doivent se protéger de leurs ennemis, les Cannibales.

La tribu

Ils sont une poignée d'individus bien caractérisés. D'abord Aude, squeegee, balafrée depuis l'enfance. Sœur aînée d'Ozzy, elle veille sur lui et lui voue un amour démesuré. Mais Ozzy aime la belle Ophélie (qui est étrangère au groupe), ce qui entraînera bien des mésaventures. La tribu compte aussi Proust, un vieil érudit alcoolique ; Matsheshu, un sage Amérindien ; Raoul, un nain exhibitionniste toujours prêt à se mettre nu ; Frigon, un sadique tatoué qui adore Ozzy ; Mollusque, grand, obèse et puéril, et Emma la prostituée silencieuse, qui fuit le soleil : autant de figures qui pourraient être des personnages de bande dessinée. Ils forment un chœur autour d'Aude et Ozzy, qui sont au centre de l'action. Aude, jalouse d'Ophélie, pousse plus ou moins volontairement Frigon à l'assassiner.

C'est ici que tout change, et qu'on délaisse le réalisme pour le fantastique. Ce dernier, pourtant, se réclame d'une approche scientifique, incarnée par Justine Tao, psychiatre de haut vol. Elle s'intéresse à Aude et voudrait la mettre en face de sa réalité intérieure, cette maladie susceptible d'expliquer sa relation à elle-même et aux autres : la dissociation de la personnalité. Le concept existe bel et bien, mais il donne lieu à des développements narratifs pour le moins bédéiques. À la suite d'un traumatisme infantile, Aude aurait connu une fragmentation de sa personnalité qui aurait généré plusieurs *alters*, dont Ozzy et, si j'ai bien compris, tous les autres membres de la tribu. Dès lors, les personnages se compénètrent, la tribu tend à n'être plus qu'une seule personne.

Le fantastique

La savante dérive vers le fantastique, après l'étape psychiatrique, fait appel à la mythologie. Ozzy, en effet, se perçoit comme Osiris, le Roi des Morts. Chacun des membres de la tribu trouve là son identification, à commencer par Aude qui est la déesse Isis, l'Éternelle et la Magicienne, etc.

L'histoire est plus complexe encore puisqu'elle repose en partie sur l'enfance malheureuse d'Aude et d'Ozzy, consécutive aux attentats de Gabriel, leur méchant beau-frère. Il a tué Aude en la faisant tomber d'une balançoire (mais Ozzy l'a ressuscitée ; elle n'existe plus pour autant...). Et il a violé Ozzy.

En somme, beaucoup de vilain *vécu*, et de moins en moins de réel. L'auteur, heureusement, maîtrise assez son sujet et ses moyens d'ex-



DENIS THÉRIAULT

pression, notamment les métaphores, pour nous faire croire à ses personnages et nous intéresser à leur fabuleux destin. Sans doute assistons-nous au triomphe de l'intelligence plus qu'à celui du romanesque, lequel supposerait un récit plus crédible.

☆☆☆

SIMON BOULERICE

Javotte

Montréal, Leméac, 2012, 184 pages, 20,95 \$.

Javotte la pas fine

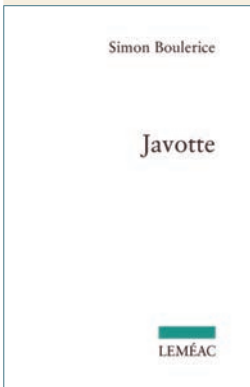
Elle a seize ans ; elle est intelligente et pas trop mal dotée par la nature, à part ses pieds trop longs qu'elle déteste. Mais son père bien-aimé meurt, dans un accident d'auto où elle-même est sérieusement blessée, aux pieds notamment, et le combat commence dès lors avec son destin et son entourage.

Autour d'elle, qui pourrait être l'héroïne d'un conte (elle porte le nom d'une des sœurs de Cendrillon), il y a la mère acariâtre qui ne manifeste aucun amour pour sa fille. Et puis Anastasie, la sœur puînée. Elle requiert beaucoup l'attention et la sympathie de Javotte, mais en vain. Ou presque...

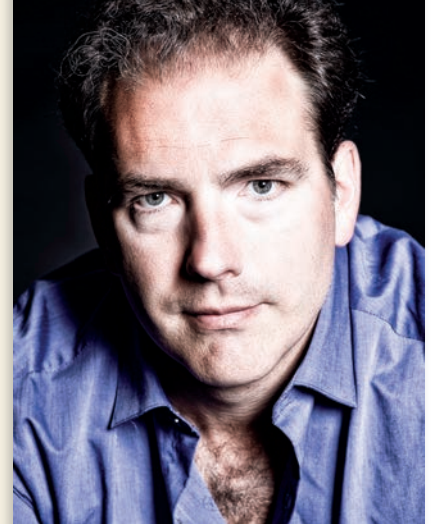
Bonne et méchante

... Car Javotte n'est pas pure méchanceté. Il y a en elle de la cruauté, mais aussi de la bonté. La cruauté s'exerce surtout à l'endroit de sa grande rivale en beauté, Carolanne, à qui elle dispute l'amour de Luc, un voisin et camarade d'école. Pour se venger d'elle — la vengeance est son occupation préférée —, Javotte va trouver Stéphane, le père de Carolanne, et, sacrifiant allègrement sa virginité, elle expérimente avec lui les plaisirs de la chair. À la fin, elle pourra écrire à Carolanne qu'elle a couché dix-huit fois avec son père, qu'il est atteint du sida attrapé lors d'un voyage en Afrique (Javotte, par chance, a échappé à la contamination) et qu'elle a, dans la nuit du bal des finissants, obtenu les faveurs du beau Luc. Javotte accomplit ainsi une sorte de devoir à l'égard d'elle-même, car elle a pour principe bien arrêté qu'il faut détester les plus belles que soi (p. 181).

Cette méchanceté aurait quelque chose de gratuit si elle ne s'appuyait, paradoxalement, sur une générosité spontanée, mais aussi une sourde détresse attribuable à la dureté maternelle. Javotte est un nid de contradictions.



SIMON BOULERICE



MARTIN ROBITAILLE

Réalisme fantaisiste

On peut parler de réalisme fantaisiste et familier à propos de cette histoire qui ne se prive pas de citer des célébrités locales telles que Josée di Stasio, d'évoquer des tas de chansons rock et autres, de faire allusion à des produits comme *After Eight* ou *Trident* qui ne prétendent pas à la popularité universelle. On est ainsi convoqué à une intimité culturelle passablement étroite. La fantaisie tient surtout à une façon de bousculer la banalité qui marque les rapports entre les êtres; banalité omniprésente, à la fois revendiquée, dénoncée, conjurée par une Javotte qui cherche à surexister.

La sexualité (non l'amour, qui tient de la mystification) est crûment représentée, mais l'auteur évite le piège dans lequel il s'était enfermé avec *Les Jérémias*¹, trouble chef-d'œuvre où les ébats amoureux de deux jeunes garçons prenaient forcément une coloration pédophile. Ici, les protagonistes sont plus âgés et c'est une adolescente, Javotte, qui fait l'exploration du corps masculin.

Il n'y a pas que cela, et l'on pourrait voir dans la jeune fille, au tempérament énergique, une émule de la Bérénice de Réjean Ducharme. Le cheminement de Javotte est toutefois moins riche de sens, et un certain arbitraire, justement masqué par la fantaisie, enveloppe une destinée qui n'arrive pas à se préciser complètement.

1. Simon Boulerice, *Les Jérémias*, Montréal, Sémaphore, 2009, 154 p.



MARTIN ROBITAILLE

En chemin je t'ai perdu

Montréal, Druide, 2012, 210 p., 19,95 \$.

Le romanesque familial

Comme beaucoup de romans actuels, celui de Martin Robitaille est très proche de l'autobiographie. Le nom du personnage-narrateur est Raphaël Laliberté. Or il est écrivain et il a publié, comme l'auteur, un premier roman intitulé *Les Déliaisons*. Contrairement à la tradition, ce roman va puiser l'universel dans le vécu le plus personnel.

Et ce vécu est, vastement, celui de la famille. Raphaël, ancien professeur de littérature à l'Université de Rimouski (comme l'auteur, encore une fois), vit depuis neuf ans dans un village de France, Forcalquier. Il est accompagné de sa femme, Cate, qui est enceinte — elle accouchera d'une fille, Camille — et de leur fils Jules, sept ans.

Le livre manque donc de l'intensité narrative qu'on attendrait d'un roman, mais il compense cette absence par une écriture originale.

Curieusement, les parents de Raphaël et le père de Cate vivent aussi en France et rendent souvent visite au ménage.

L'absence d'action majeure

Il ne se passe pas grand-chose dans les deux cents pages qui racontent l'existence de Raphaël et de ses proches. La fin seule, qui se passe au Québec où la jeune famille est revenue s'installer, sera assombrie par la mort accidentelle du jeune Jules, et fera du roman « l'histoire d'un destin qui tourne mal » (p. 18). On a l'impression d'un *deus ex machina*, et pourtant, tout ce qui précède, même s'il ne prépare pas l'événement lui-même, nous aide à comprendre son impact émotionnel sur les personnages, en particulier le père (et narrateur).

Le livre manque donc de l'intensité narrative qu'on attendrait d'un roman, mais il compense cette absence par une écriture originale, constituée essentiellement de dialogues disposés linéairement en paragraphes, comme si les scènes narratives se muaient en descriptions. Le langage primesautier des divers protagonistes, en particulier l'humour attachant du narrateur, donne à lire le quotidien le plus immédiat tout en lui conférant une rigueur proprement littéraire. De sorte que les jurons et vulgarités surabondants de Raphaël (« emmerder », « se branler », « casser le cul », « putain », « crosser », « fourrer », « osti », etc.) prennent place tout naturellement dans une prose à la fois simple et soignée.

Écrire, mais non le pays

Une des dimensions les plus autobiographiques du livre concerne justement l'écriture, dont le narrateur a fait le but même de sa vie — et pourtant, malgré la publication des *Déliaisons*, il n'arrive guère à donner une forme à son ambition. Il finira par quitter la France, en croyant trouver dans son pays d'origine des conditions intérieures plus favorables, malgré son agnosticisme politique. On s'intéressera sans doute à son rejet de la problématique identitaire et à l'insertion de l'anglais dans l'écrit. Le narrateur est très éloigné des angoisses culturelles, même s'il choisit de vivre en France; et sa vie avec Cate, d'origine américaine, symbolise bien son absence de préoccupations de ce côté.

C'est à la fin du livre seulement qu'on trouve matière pour interpréter le titre. « En chemin je t'ai perdu » : le masculin donne à penser qu'il s'agit du fils bien-aimé, victime d'un accident. C'est comme si toute la vie basculait sur un seul point — un point final.